

# De Dieu qui augmente sa foi en l'humain - Luc 17, 5-6

*Prédication du dimanche 5 sept 2021 au Temple Neuf - Pasteur Rudi Popp*

« Ah ! Si j'avais un franc cinquante, j'aurais bientôt deux francs cinquante; ah ! Si j'avais deux francs cinquante, j'aurais bientôt trois francs cinquante; ah ! Si j'avais trois francs cinquante, j'aurais bientôt quatre francs cinquante; ah ! Si j'avais quatre francs cinquante, ça me ferait bientôt cent sous ! »

Vous reconnaissez peut-être Boris Vian et ses amis contre-culturels des années d'après-guerre, dans les caves à jazz de St-Germain-des-Prés, qui ont fait tomber tout tabou pour chanter à pleins poumons - et les poches vides - leur envie de croissance, d'accumulation, voire de thésaurisation !

Pouvez-vous imaginer que les apôtres du Christ, qui baignaient également dans une forme de contre-culture à leur époque, ont pu adresser cette supplique à Jésus : « Ah ! Si j'avais un peu plus de confiance, j'aurais bientôt la foi, ça me ferait bientôt le salut... » ?

Incroyable, mais vrai ! Leur demande explicite, que l'on peut traduire aussi bien par « Augmente notre foi » que par « Augmente en nous la foi », semble inscrire la foi dans le domaine de la croissance, la réduire à l'objectif de l'accumulation, l'envoyer au territoire de la thésaurisation.

Cela peut vous paraître absurde... ou bien pas tant que ça. La foi, à l'évidence, est une réalité qui échappe à toute mesure humaine, qui ne se calcule pas, qui ne peut pas être facilement évaluée à l'aide de quelque grille dogmatique. En même temps, chacun a déjà fait expérience que parfois, c'est comme si la foi ne suffisait pas pour affronter la réalité, qu'elle ne semble pas assez solide pour traverser une épreuve, ou bien pas assez radieuse pour en témoigner à quelqu'un qui s'en moque.

La vie nous conduit inéluctablement dans des circonstances où il ne suffit plus de compter sur une prétendue bonne étoile, ni sur les autres ni encore sur soi-même : quand un accident ou une maladie m'enlève subitement l'autonomie; quand la perte d'une personne aimée me laisse sans voix ni joie; quand une relation se délite sans que

j'arrive à en saisir la cause. Dans ces circonstances, ma foi est en jeu : c'est une forme de confiance spontanée dans la vie qui me fait défaut et qui érode la confiance en Dieu. Sans cette confiance, ma vie devient comme hantée, affolante, en permanence exposée à la préoccupation ou l'anxiété.

La situation des « apôtres » que ce texte vise comme lecteurs a pu être de cet ordre-là : responsables de la première Église, ils connaissent des circonstances où leur confiance en Christ se trouve éprouvée, ébranlée parfois. La parabole du riche et de Lazare, dans le chapitre précédent dans l'évangile de Luc, traduit un des conflits des origines de l'Église aussi : en témoin du Christ, comment peut-on savoir ce qui compte dans la vie ? La parabole répond par la voix d'Abraham : « Tes frères ont Moïse et les Prophètes pour les avertir (de ce qui compte dans la vie) : qu'ils les écoutent ; et s'ils ne veulent pas écouter Moïse et les Prophètes, ils ne se laisseront pas persuader, même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts. » Toute la déception, l'amertume même des apôtres sur l'échec de leur foi dans certaines circonstances résonne dans cette parabole !

Et l'évangéliste Luc en rajoute encore dans la suite : « Jésus dit à ses disciples : Bien sûr il y aura toujours des occasions de se détourner de Dieu. Mais quel malheur pour celui qui en est la cause ! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attache au cou une très grosse pierre et qu'on le jette dans la mer, plutôt que de conduire un seul de ces petits à se détourner de Dieu. » Parmi ces chrétiens, des conflits ont détruit la relation fraternelle, sans qu'ils soient arrivés à en saisir la cause, ou demander pardon.

Et pourtant, le pardon est toujours de mise, poursuit l'évangéliste sans sourciller : « Si ton frère, ou ta sœur, fait ce qui est mal, fais-lui de vifs reproches. Et s'il regrette son acte, pardonne-lui. S'il fait ce qui est mal contre toi sept fois en un jour et que chaque fois il revienne te dire : "Je le regrette", tu lui pardonneras. »

Vous voyez bien, les apôtres ont dû affronter des désaccords et des séparations qui ont usé leur confiance spontanée dans la vie, voire même leur confiance en Dieu, quand cette demande que seul Luc a pu formuler jaillit de leur bouche : « Augmente en nous la foi » !

Qu'est-ce donc que la foi ? La question de « l'essence » de la foi restera certes toujours ouverte, tant dans ma vie spirituelle qu'entre chrétiens et entre Églises. Or traditionnellement, elle a été décrite par l'opposition entre la foi de Dieu en l'homme - du point de vue humain, une foi passive - et la confiance de l'homme en Dieu, en quelque sorte une foi active. Dans cette dernière description, on entend par « foi » la

réponse de l'homme à l'offre du salut, et sa motivation de participer soit à l'œuvre de Dieu, soit aux dispositifs d'une religion ; dans la première résonne l'histoire biblique du Dieu qui crée, qui parle, qui choisit son partenaire humain, avant même que celui-ci le croie.

Le grand philosophe juif Martin Buber a établi une comparaison très subtile de deux types de « croire » dans la Bible chrétienne, qu'il reconnaît comme deux formes fondamentales de la foi. Dans la tradition hébraïque, il identifie la foi comme confiance - en hébreu 'emounah' -, et la distingue d'un type de foi qui serait, selon lui, à l'origine de la vie chrétienne : une foi qui consiste à reconnaître des faits pour vrai - en grec 'pistis'.

Malgré la grande diversité des contenus de la foi, il y a, selon Martin Buber, seulement ces deux manières de croire. Aucune des deux n'est fondée par la raison, aucune n'est limitée aux sentiments. Dans les deux cas, je crois avec mon être tout entier.

Or la foi comme relation de confiance est issue d'une rencontre, et repose alors sur un état inaltérable. C'est une relation stable entre deux êtres, l'un étant fidèle, l'autre confiant ; elle relie deux êtres proches l'un de l'autre. Ce type de foi est illustré par l'histoire biblique d'Israël : le peuple est né comme communauté de foi par l'alliance que Dieu leur a attribuée. L'Israël de la Bible est en contact direct avec ce Dieu qui est toujours là en personne, qui es ce Tu auquel s'adresse sa prière.

Contrairement à cette foi-confiance hébraïque et juive, pour Buber, la foi chrétienne repose sur un fait : la prédication de Jésus, sa mort et sa résurrection. Y croire implique un acte d'acceptation, et la communauté qui se constitue de cette façon regroupe des individus convertis à cette foi, qui est un saut, une volte-face, une rédemption. Ainsi, selon Buber, la foi comme l'apôtre Paul la comprend ressemble à un acte de l'âme, par lequel l'homme fait ses preuves devant le jugement de Dieu.

Pour comprendre la question des apôtres, et plus généralement la notion de foi selon la Bible, cette opposition peut être utile. Toutefois, les apôtres dont l'Évangile parle, ces chrétiens des origines, sont des juifs : ils sont portés par la foi-confiance de la Bible hébraïque de manière fondamentale et existentielle.

Nous voyons donc que les apôtres, dans leur demande d'augmenter la foi, ont compris l'essentiel : que la foi n'est pas de leur ressort, mais relève du don de Dieu ; que son « augmentation » ne relève pas d'une compétence théologique ou d'une intensité

De Dieu qui augmente sa foi en l'humain - Luc 17, 5-6

spirituelle propre au croyant, mais uniquement de la grâce de Dieu. Dans la foi qu'ils demandent, c'est bien Dieu qui croit en l'humain, plus que l'humain ne puisse jamais croire en Dieu !

La contre-culture chrétienne que l'Évangile nous transmet se doit de cultiver cette expérience insurpassable d'une foi dont Dieu est le sujet, afin qu'aucune pression croyante ne puisse augmenter le sentiment en nous de ne pas avoir « assez de foi ». Amen !